

En 2006, rue François Ier à Paris. Un taxi s'arrête. Le chauffeur sonne à la porte d'un bel immeuble. En sort un homme tout en noir, comme pour rendre ses cheveux blancs plus éclatants. Appuyé contre ses béquilles, soutenu par une jeune femme blonde, chaque pas est un combat, il lui faudra plusieurs minutes pour atteindre le véhicule et s'y glisser péniblement. La vie ne fait pas de cadeau, chantait Jacques Brel. Ou alors, elle les reprend.

Des décennies durant, cet homme fut le cascadeur par excellence. Mais avant de survoler Venise pendu par les bras à un hélicoptère comme dans *Le Guignolo*, Belmondo fut l'acteur le plus innovant de sa génération, du moins en Europe.

1933, première cascade

Petit-fils d'un forgeron italien installé à Alger, fils d'un sculpteur qui s'engagea sous le drapeau français en 14-18 et vint ensuite étudier la sculpture à Paris, Jean-Paul Belmondo accomplit sa première cascade le 9 avril 1933. Il vit son enfance à Paris dans le quartier de Denfert-Rochereau. Il est plutôt de la graine de chahuteur. Sa passion pour le sport dépassant de loin celle de l'algèbre, l'amène à brosser les cours de maths pour des cours de boxe.

Toutefois, lorsque ses parents lui demandent ce qu'il veut devenir plus tard, il répond "acteur". C'est que si chaque dimanche, papa Belmondo emmène toute la famille au Louvre, de son côté maman Belmondo emmène régulièrement Jean-Paul et son frère Alain au théâtre, à la Comédie-Française. Jean-Paul fréquente aussi beaucoup les cinémas, ne rate jamais un film avec Fernandel. Son père comptant parmi ses relations le doyen du Français, il lui demande d'évaluer les qualités de son rejeton: le verdict est sans appel: absolument pas fait pour ce métier.

Boxeur ou acteur ?

Jean-Paul est effondré, pleure tout le temps. À tel point, que sa mère l'inscrit dans des meilleurs cours préparatoires au conservatoire, dont celui de Raymond Girard qui décèle sa vocation de comique et l'oriente vers les valets de comédie. Il a 17 ans, raccroche ses gants de boxe et figure, en 1951, parmi les 135 candidats à l'entrée. Au terme des trois épreuves, il ne fait pas partie des dix élus, mais il peut suivre en élève libre, sans pouvoir se présenter aux épreuves. Partiellement rassuré sur ses possibilités, Belmondo demande l'avis du grand patron René Simon, lequel confirme le premier jugement: pas fait pour ce métier, engagez-vous plutôt à l'armée. Belmondo est K.O. et... s'engage à l'armée. Mais caserné à Paris, il continue de suivre des cours au Conservatoire. Blessé, mal soigné, il est réformé et représente, en 52, l'examen d'entrée, en même temps que Trintignant et deux potes recalés: Guy Bedos et Jean-Pierre Marielle.

C'est la bonne et le voilà versé dans la classe de Pierre Dux dont font aussi partie Claude Rich en troisième année et Jean Rochefort en deuxième. Pierre Dux n'a rien d'un rigolo et s'affronte rapidement avec notre énergumène, qui joue d'instinct avec un naturel débordant. Il ne rentre absolument pas dans le moule destiné à former les grands tragédiens. Jamais le dernier à mener le chahut, il est considéré comme un mouton noir.

Comme ses études ne l'occupent que quelques heures par semaine, Jean-Paul se promène beaucoup dans Paris. Le jour avec ses po-

tes, il s'amuse à jouer au débile mental avec les passants pour le plus grand plaisir de Marielle et Crémier. En quelque sorte, il invente le concept de la caméra cachée – son gag favori consiste à vider le verre de bière des clients lisant leur journal à la terrasse. La nuit, il la passe parmi les artistes et aussi les voyous de Saint Germain des Prés qui le surnomment Bébel. Il lui arrive parfois de décrocher un rôle dans de modestes tournées en province montées par deux jeunes anciens du conservatoire, Michel Galabru et Annie Girardot. Un autre larron vient encore s'ajouter à la bande: Claude Brasseur.

Celui-ci est séduit par Belmondo, comme beaucoup d'autres étudiants et même l'un ou l'autre professeur, dont Henri Rollan et Georges LeRoy, fascinés par ses excentricités et son jeu anti-conventionnel. En revanche, Pierre Dux ne le supporte toujours pas. À l'heure du concours de 1955, il n'obtient qu'un premier accessit. Vexé, il décide de répéter son année pour décrocher un premier ou un deuxième prix de conservatoire, ticket d'entrée pour la Comédie-Française.

Scandale au conservatoire

Au concours 56, son interprétation personnelle de Scapin enchante le public, l'illustre critique français Jean-Jacques Gautier le complimente dans un article mais si le jury décerne le premier prix à Michel Aumont et il rejette Belmondo en ne lui accordant même pas un accessit. Le palmarès est copieusement sifflé et la salle tonne: "*Belmondo, Belmondo, Belmondo*". Spontanément, trois de ses camarades le hissent sur leurs épaules et viennent le porter en triomphe sur la scène où Jean-Paul adresse au jury un bras d'honneur qui entrera dans l'histoire, car l'enthousiasme du public eut davantage d'effet que le prestige du prix. Inconsciemment, Belmondo décida de ne plus s'en remettre qu'au public pour juger son travail, néanmoins la blessure restera profonde et suintera un désir de revanche.

Il court les cachets, les auditions, connaît un premier succès sur scène avec *Oscar*, décroche un petit rôle au cinéma dans le film d'Yves Allégret *Sois belle et tais-toi* où débute Alain Delon. Un critique des *Cahiers du cinéma*, Jean-Luc Godard, lui propose de jouer dans un court métrage, *Charlotte et son Jules*. Belmondo se méfie mais accepte sous l'insistance de sa compagne, avec laquelle il se marie en 59. Chabrol le contacte après l'avoir vu dans le court de son ami Jean-Luc. À *double tour* est tourné dans le Midi, en juin 59, dans une ambiance de collégiens faite de chahuts et de canulars avec son ami Mario David. Godard lui propose alors le rôle principal de son premier long métrage *À bout de souffle*. Soit l'histoire d'un tueur en cavale, amoureux d'une fille à Paris. C'est le chef-d'œuvre de Godard, le manifeste de la Nouvelle Vague, mais sans Belmondo, sans Jean Seberg, il serait oublié car c'est la direction d'acteurs qui fait merveille. Belmondo impose un naturel, un dilettantisme, une modernité exceptionnelle ou plutôt vintage. Car, simultanément, il fixe l'époque mais elle n'a pas d'âge. C'est un film touché par la grâce, celle d'avoir choisi deux acteurs hors normes et d'avoir su tirer le meilleur de leur talent. Celui d'imposer un nouveau ton. Il faut se pencher sur son enfance et l'épisode du con-

servatoire pour en comprendre l'origine.

Godard l'a repéré et va l'exploiter au meilleur sens du terme. Certes, *À bout de souffle* montre une façon radicalement différente de mettre en scène, mais aussi, avec Belmondo, une façon tout aussi révolutionnaire de jouer.

Le nouveau souffle

Propulsé vedette, Belmondo est engagé par Jean-Pierre Melville, l'auteur du *Silence de la mer* et de *Deux chambres à Manhattan*. Admiré des cinéphiles et ignoré par le public, Melville veut des spectateurs dans les salles, ce qui signifie des vedettes sur l'écran. Alors, il engage les deux plus grandes de la Nouvelle Vague: Emmanuelle Riva (*Hiroshima mon amour*) et Jean-Paul Belmondo. Celui-ci n'a peur de rien, sauf peut-être de la soutane de *Léon Morin Prêtre*. La peur de se planter, du ridicule, de ne pas être à la hauteur. Belmondo est-il vraiment un acteur exceptionnel? Est-il capable de tout jouer? Le pari est insensé. Soixante ans plus tard, il est toujours gagnant. Il est toujours l'incarnation du prêtre idéal, de Jésus presque, à la fois incarné, viril et campagnard d'un côté, pur esprit de l'autre, d'une intelligence lumineuse. Les discussions scolastiques sont de très haut niveau pourtant on comprend tout, car on reste concentré, on cherche vraiment le sens caché des mots. Bien mieux en 2009 qu'en 1961, la dimension Concile étant périmée, on entend d'autant mieux le non-dit, ce dialogue enflammé d'une passion impossible. Ces deux-là ne parlent que d'amour, de désir, le frôlement du surplus de l'abbé met sa paroissienne en incandescence. Belmondo est d'une modernité absolue, d'une liberté totale, d'une crédibilité de chaque instant.

Jean-Paul est effondré, pleure tout le temps. À tel point que sa mère l'inscrit dans des meilleurs cours préparatoires au conservatoire.

Melville reprendra Belmondo dans un rôle davantage à sa mesure, celui d'un mauvais garçon, portant le *Doulos*, ce chapeau qui désigne les indics. Alors balance ou pas balance? Belmondo brouille les pistes en virtuose car il ne prend jamais la tête de l'emploi. Melville rame d'ailleurs avec son intrigue un peu lourde, qu'il tient surtout à marquer de son style avec un travelling d'ouverture kilométrique.

De Belmondo à Bébel

À la fin de *Pierrot le Fou*, Belmondo s'entoure la tête d'une ceinture de bâtons de dynamite et boum! L'image est sans ambiguïté, Godard veut détruire le cinéma, pour construire un autre cinéma selon sa formule – je fais du cinéma, pas des films. Le Belmondo de la Nouvelle Vague va exploser pour renaître de ses cendres en modèle d'académisme. C'est un peu comme si Raymond Devos (qu'on aperçoit dans *Pierrot le Fou*) ressuscitait en Bigard. L'acteur le plus original va devenir le plus stéréotypé, le plus inventif va devenir le plus traditionnel, le révolutionnaire va devenir le plus académique.

La métamorphose s'était amorcée dès 1962 quand Henri Verneuil lui propose *Un singe en hiver*. C'est la rencontre de Gabin et de Belmondo, de l'acteur du Réalisme poétique et de celui de la Nouvelle Vague, deux comédiens qui ont révolutionné leur métier pour ensuite accomplir un virage à 180° et se mouler dans la tradition, tous les deux poussés dans cette direction par leurs responsabilités de tête d'affiche.

Suite page 40